

LUDOVIC PERRIN

O N C O U C H E
T O U J O U R S
A V E C LA REMONTÉE FLEUVE
DE L'ENFANT FERRÉ
D E S M O R T S

Gallimard

Extrait de la publication

ON COUCHE TOUJOURS AVEC DES MORTS

LUDOVIC PERRIN

ON COUCHE
TOUJOURS
AVEC DES MORTS

La remontée fleuve
de l'enfant Ferré

nrf

GALLIMARD

*À Sibylle
et à César, qui est né avec ce livre.*

*Lorsque l'enfant était enfant,
il ne savait pas qu'il était enfant,
pour lui tout avait une âme
et toutes les âmes étaient une.
Lorsque l'enfant était enfant,
ce fut le temps des questions suivantes :
Pourquoi suis-je moi et pourquoi pas toi ?
Pourquoi suis-je ici et pourquoi pas là ?
Quand a commencé le temps et où finit l'espace ?
La vie sous le soleil n'est-elle rien d'autre qu'un rêve ?*

PETER HANDKE, *Les ailes du désir*

Il était une fois un homme qui dormait avec des singes. Parce que des hommes lui avaient soufflé son innocence, eux seuls pouvaient le comprendre, eux seuls pouvaient le rendre à ses silences. Ils ne se permettaient pas de s'inviter dans sa tête, de chercher à saisir ce que le sommeil ne parvient plus à étouffer, ce à quoi il oblige dans les tréfonds de la conscience et qui continue de nous hanter, spectres enfouis, peurs irrésolues jaillissant par spasmes aux douze coups de minuit.

Cela s'est terminé comme dans un mauvais western : une balle entre les deux yeux, tirée par un chasseur du Lot dans un château aux allures de Carpates. Les chansons font revivre les morts. Depuis, des générations entières se recueillent sur les couplets de *Pépée*, ferveur religieuse où chacun redessine inlassablement les traits de l'être regretté.

Ce *personal Jesus* postillonnait, bougonnait, vaticinait depuis on ne sait quel ciel. On remarquait bien qu'il n'était pas comme nous. Il voyait plus loin. On ne comprenait pas bien ce qu'il marmonnait. Ses mots paraissaient aussi étranges que sa coiffure, cheveux électrisés d'un Docteur Mabuse au piano chantant. L'homme faisait peur. Un secret

semblait l'habiter. On le craignait, avant qu'il n'éclaire nos routes. Sa main glissait sous nos crânes endormis.

Mais il ne reviendra pas, tout comme la guerre de Quatorze, les prémices du Front populaire et la guerre de Trente-neuf ne se représenteront pas à intervalles si rapprochés, tout comme l'étourdissement de l'existentialisme, la libération sexuelle et les barricades de Mai 68 n'auront duré que le temps d'une cigarette. Il était de... passage.

Voici son histoire. *Une* de *ses* histoires. C'était il y a très longtemps. Un homme faisait le deuil de l'enfant qui sommeillait en lui. Des bêtes l'avaient aidé à boire et à manger. Elles ont été tuées. La fiction a colonisé la mémoire des témoins d'alors. Des gens qui vivaient ensemble en sont venus à se haïr, se battant sur la légitimité du nom, d'une filiation, d'un héritage artistique et spirituel, chacun arrimé à ses propres certitudes. Des faits demeurent pourtant qui, même arrangés, transfigurés par le souvenir, continuent de rappeler l'un des plus incroyables projets de réconciliation qui soit pour un artiste, flamme ultime, retour subit du refoulé dans des sursauts confus d'amour, de dégoût et de ressentiment mêlés.

C'était l'époque des pensionnats, genoux écorchés de prières absurdes. C'était il y a très longtemps. Mais c'est lui encore, vingt ans après sa disparition. Je suis vivant et vous êtes morts, voici ce que semble murmurer sa bouche rongée par les vers, depuis le petit cimetière de Monaco où il repose face à la Tête de Chien. Devant cette falaise, la dernière vue qui s'offre aux suicidés de la principauté, d'autres réalités se dressent, comme dans une nouvelle de Philip K. Dick. Et qui nous parlent. Allô, Léo?

Un enfant aurait pu dire, ou bien Lui :

Et si je ferme les yeux, est-ce que tout revient, comme ce nuage que je pourrais toucher de la main ?

Est-ce que tout tient, les cigarettes fumées ensemble, les heures passées dans les bois à composer des chefs-d'œuvre, le cul dans un rocking-chair, le même que dans *Emmanuelle*, pendant que Pépée se balançait d'arbre en arbre ? Est-ce que tout revient, les *Paris-Match* dévorés au salon, les westerns à la télé, les nuits dans ce lit trop grand pour un couple sans enfant ? Et puis, les tours de poussette, les couches, les odeurs de pipi, notre île en Bretagne, Cancale, Saint-Coulomb, Saint-Malo, parfait alignement avec la mer en vis-à-vis qui se fait un shampoing deux fois par jour ; la mer qui monte et qui descend bordée de mousse, ultime récompense pour les dos brisés par ces bonbonnes de gaz à rapporter du rivage... Est-ce que tout revient, Perdrigal, la gale, les tuiles jetées aux importuns, sans oublier les robes des courtisanes arrachées les soirs de fête au château ? Est-ce que tout s'éteint, cette chute, notre chute, une blessure, notre blessure, la folie, notre folie ?

Pépée, mon amour singe, je t'ai prise pour mon enfant, cet enfant que nous n'avons pas eu ensemble. Ça en fera

toujours un de moins à s'emmerder dans la vie. C'est ce qu'on se disait, Madeleine et moi. Notre drame, on l'avait transformé en argument poétique. De combien de mensonges la poésie est-elle faite ?

J'aimais te regarder, enfermée dans ta solitude. Je t'observais dans ta mélancolie. Ma muse, mon double, mon bébé, pendant huit ans je t'ai eue. Tu m'as dressé. Je t'ai aimée d'un amour inconsidéré. Alors quand tu es partie, je t'ai pleurée, ma terreur du quartier, qui envoyait les chiens des fermiers valdinguer, mon beau danger qu'il avait fallu débusquer, un jour, emmêlée dans les fils à haute tension d'une voie de chemin de fer. Tu ne cessais de t'enfuir. Mais jusqu'au dernier jour dans cette campagne toscane où je reverdis avant de mourir à mon tour, c'est toi qui me reviens. Comment dire... Ai-je aimé plus fort quelqu'un d'autre que toi ? Tu donnais à boire à l'aveugle, tu rendais la soif au corps outragé.

PÉPÉE

Il faisait nuit, comme toujours, lorsqu'il fallait prendre la route. Et que ce fût le premier jour du printemps ne changeait pas grand-chose à l'affaire. Il s'agissait de faire vite. Tout en lui était tendu. Quitter Perdrigal s'effectuait immanquablement dans la douleur. C'était dans la précipitation, barbe de trois jours, coiffure d'homme des cavernes. Puis, à l'aveugle, chercher une cigarette, une Celtique, promis, la dernière, dans la boîte à gants. Un coup d'œil dans le rétroviseur, et ensuite il n'y avait qu'à filer, c'était tout droit...

Cette route, combien de fois l'avait-il déjà prise ? Il aurait pu conduire les yeux fermés, c'étaient toujours les mêmes tunnels sur les mêmes départementales. Et quand on entrevoyait enfin la lumière, c'était un poids lourd qu'on croisait en sens inverse. Car la nuit, disait-il, seuls les artistes et les camionneurs roulent. On est seul. C'est ce qu'il dit, c'est ce qu'il croit, du haut de ses cheveux teints qu'il ramène par mèches filandreuses sur le dessus du crâne. Madeleine s'en amusait : Pourquoi n'assumes-tu pas ta calvitie ? Effectivement... Mais il était trop tard pour se laisser aller à ce genre de considérations oiseuses, la vie, la mort, la coiffure comme horizons indépassables... Il y avait la nuit, il y avait la route. La route, pour lui, c'était un but à atteindre, un public, une

maison. Il connaissait tous les chemins pour y parvenir. Aucune embardée n'avait de secret pour lui. Il suffisait de compter les secondes entre les virages. À gauche, en sortant du domaine, légère pente, virage en épingle, puis à droite en direction de Gourdon, Gourdon sans goudron, ou presque, encore, puis la France à traverser.

Ce jour-là, c'était Elbeuf, en Normandie. Un concert : simple. Après une nuit d'hôtel, on reprendrait la route dans l'autre sens pour revenir à l'ombre des chênes pubescents voir de quel bois se chauffe la chanson. Déjà, il sentait la clameur du public, sa mécanique d'applaudissements, son silence de glace au moment où l'artiste entre en scène, entièrement vêtu de noir au côté de son pianiste aveugle. Il savait ce qui l'attendait. Et que ce fût le premier ou, plutôt, le deuxième jour du printemps, ne changeait pas grand-chose à l'affaire. La vérité pliait sous la main d'un homme de cinquante et un ans qui voilà longtemps avait renoncé à se laisser submerger par le doute.

Ce jour-là, c'était le 22 mars 1968.

La voiture était prête depuis la fin de l'après-midi. Une Citroën DS 21 bleu marine après une Mercedes 300 de couleur verte. C'était un rituel établi à Perdrigal. De peur d'éveiller l'attention des animaux, au moment de quitter les lieux on positionnait la bagnole en haut d'une pente. On la chargeait, on s'éloignait, puis on allait dîner. Après une bouteille de vin débouchée par Pépée, le repas pris à table avec le chimpanzé, on commençait un film à la télé. Pépée donnait le signal. Elle tirait la langue : dodo ! On montait la couette, au premier étage, dans la chambre du couple, sous les toits. Elle dormait. Maintenant, après avoir rejoint sans bruit le véhicule, on desserrait le frein à main et on se laissait glisser, moteur éteint, dans le silence crépusculaire. Les roues crissaient sur le gravier. Toutefois, avant de mettre sa

vie d'ermite entre parenthèses, on avait pris soin d'emporter avec soi un vieux pull-over avec son odeur, car si les femmes sont jalouses, les guenons ne le sont-elles pas encore plus? Il fallait qu'elle ne sache rien, au retour, de l'autre vie que menait son maître à Paris ou ailleurs, fragrances entêtantes, salles combles, Bobino, théâtres de province, MJC de banlieue, partout standing ovations, puis dîners avec des femmes trop apprêtées. Mais, après les costumes de scène, un temps chapeau melon, un temps col Danton, les haillons signifieraient le retour à Perdrigal. La vie pourrait reprendre son cours, bien nerveusement, dans ce château retiré du monde, avec ses vitres brisées, ses fils arrachés, ses tapis persans maculés de merde. Un château? Non, plutôt une vieille masure, qui prenait la pluie à force d'être détuilée.

Un vent léger soufflait dans les arbres. Une fraîche humidité remontait des sous-bois. Sa valise était prête. Il l'attendait. Madeleine devait le rejoindre. Cette route, bien évidemment, ils allaient la faire ensemble. Depuis qu'ils s'étaient rencontrés, dix-huit ans plus tôt, ô putain, deux cent dix-neuf mois depuis ce 6 janvier 1950, rien pratiquement ne s'envisageait sans elle. Ils étaient liés, inextricablement, de même qu'ils s'étaient mariés sous le régime de la communauté de biens universelle. Tout ce qui était à l'un revenait à l'autre. C'était Léo et Madeleine, Madeleine et Léo. Incontestablement. Comme il y avait Elsa et Aragon, couple miroir, amis modèles, deux pour le prix d'un. Tout ce qui était l'un renvoyait à l'autre. Les connaître, c'était déjà les aimer.

Il y avait une personne à ses côtés, il y a toujours eu une personne à ses côtés, pour calmer, rassurer, aiguiller, gérer tout ce qu'un artiste délègue par paresse, arracher aux terreaux que la foule provoque. Il ne possédait pas la beauté d'un jeune premier, loin de là. Il en avait d'ailleurs souffert,

cicatrice à jamais ouverte. Trop sérieux pour son âge, il n'avait pas goûté aux primeurs de la jeunesse. Les jeux de l'époque l'avaient ignoré. Il avait cependant réussi à ce qu'on l'aimât jusqu'à l'abnégation. Et cette personne à ses côtés, la première d'entre toutes, avait été Madeleine, une femme d'une beauté capiteuse, qu'on n'était pas près d'oublier une fois qu'on en avait croisé le regard, yeux de chat qui laissait à sa suite un souvenir marquant comme l'effluve de son parfum, un Guerlain à la mode. Ses petites jambes nerveuses aidaient à gagner du temps sur le temps. Madeleine jetait les bases d'une carrière à reprendre en tout point. Elle était le meilleur ambassadeur de sa beauté intérieure. Le charme de Léo était loin d'être évident pour tout le monde. Il s'agissait d'un trésor au fond des mers. Pour en extraire le métal le plus fin, il fallait plonger.

Elle se nourrissait de lui. Son dévouement exigeait une présence de tous les instants. Madeleine était là, toujours, Brian Epstein ou Yoko Ono, amoureuse ou vénéneuse, selon les points de vue, tout entière vouée à ses propres intérêts. Les nuits blanches, les tournées des cabarets, Les Assassins, Port du Salut, Échelle de Jacob, Vieux-Colombier, les projets d'opéras, *La Nuit*, sa seule mention artistique à ses côtés, le contrat de 1953 chez Odéon, le conte musical *De sac et de cordes* avec Jean Gabin (là, elle figurait dans les chœurs), cet Olympia avec Joséphine Baker et son mépris affiché — même pas un regard ! Et puis, ce retour de Léo, quelques mois plus tard, boulevard des Capucines, en vedette cette fois-ci. Les rangs clairsemés avaient éveillé Léo aux premières rancœurs. Toujours, elle était là. Madeleine avait été de toutes les premières fois.

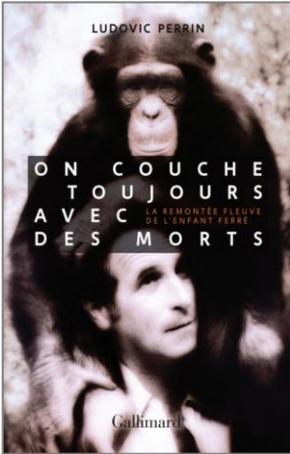
C'était elle qui disait non. Elle tenait ce rôle. Pour l'atteindre, lui, il fallait passer par elle. Elle était son rempart, sa protection, sa caution intellectuelle. N'était-ce pas elle

qui l'avait accouché, révélé, dompté, quand dans son modeste costume de velours vert il s'escrimait à se voir artiste ? Il chantait parce qu'il avait de la voix. Tout simplement. C'est ce qu'il disait, c'est ce qu'il croyait. Tout en lui pourtant était si timide. Elle lui avait appris, petit poisson barbotant au milieu des requins, les raclements de gorge, le souffle requis, les appréhensions du microsillon naissant pour se lancer enfin dans le grand bain. C'était elle qui disait non. Elle avait ce pouvoir. La chanson française se réinventait sous leurs yeux. Avant, il avait fallu éprouver la bave de l'escargot. Les téléphones sonnaient dans le vide, les portes s'entrouvraient difficilement. Appeler Prévert ? Lequel ? Pierre ? Jacques ? Pierre. Jacques le snobait. Le dédain ? Ils en connaissaient chaque interstice. Dans leur dictionnaire maison des synonymes, Yves Montand figurait en bonne place. Oh, l'idiot d'avoir ignoré *Paris canaille*, prétextant déjà posséder une chanson de voyou à son répertoire ! Léo n'oubliera pas. Désormais, « Battling Joe » ne sera plus évoqué que sous son appellation d'état civil, Yvo Livi, chaque syllabe de son nom bien distinctement prononcée pour mieux renvoyer cette star de l'entracte aux cordes d'un anonymat programmé. À la décharge de « Battling Joe », en ce début d'années 1950, le nom de Léo Ferré n'a rien d'une évidence. Des petites lunettes cerclées de métal, un grand front dégarni et surtout une façon péremptoire d'aborder la chanson ne laissaient guère de place au poète qui n'attendait que le baiser de son interprète.

Dix années s'étaient écoulées. Un cercle s'était formé. Catherine Sauvage avait popularisé *Paris canaille*. Lui, on l'avait entendu au Vieux-Colombier, dans ce théâtre où Antonin Artaud avait délivré ce long monologue *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, dont le sens pouvait échapper à certains, sauf Léo, qui semblait déjà y trouver la matière de ses récitatifs à venir, pleins de cette présence rejetée, le diable, qui reste toujours, à défaut, l'ombre de Dieu : « Je renie le baptême et la messe. Il n'y a pas d'acte humain, qui, sur le plan érotique interne, soit plus pernicieux que la descente du soi-disant Jésus-Christ sur les autels. » Là, toute la rive Gauche se pressait à sa table, les esprits libres, libertaires, littéraires. Mais l'Alhambra marquait encore une étape dans l'accession au succès, une sorte d'acmé pour ce couple sans enfants. Ils ne pouvaient en avoir. Ils se rabattaient sur les chansons, ce succès à consolider jour après jour.

Mars 1961. La salle située à quelques regards de la place de la République a de la gueule avec son millier de places assises. Léo possède le répertoire. Ce bouquet s'avérera plus explosif encore lorsqu'il réinvestira l'Alhambra à l'automne suivant avec *Vingt ans*, *Thank You Satan* et d'autres bombes

Photocomposition *CMB* Graphic
44800 Saint-Herblain



**On couche toujours
avec des morts.
La remontée fleuve
de l'enfant Ferré
Ludovic Perrin**

Cette édition électronique du livre
On couche toujours avec des morts. La remontée fleuve de l'enfant Ferré
de Ludovic Perrin
a été réalisée le 20 mai 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070133154 - Numéro d'édition : 181815).

Code Sodis : N48829 - ISBN : 9782072441356

Numéro d'édition : 232344.